

I. Entre le Cophès et l'Indus se présente la ville de Nysa, fondée, dit-on, par Dionysos, vainqueur de l'Inde. Quel est ce Dionysos, et quand a-t-il porté la guerre dans les Indes ? Était-il venu de Thèbes ou de Tmole (en Lydie) ? Obligé de traverser les nations les plus belliqueuses alors inconnues aux Grecs, comment n'a-t-il soumis que les Indiens ? Il ne faut point percer trop avant dans tout ce que la fable rapporte des dieux. Les récits les plus incroyables cessent de l'être, lorsque les faits appartiennent à quelque divinité.

Alexandre, arrivé devant cette ville, vit venir à sa rencontre une députation de trente principaux citoyens, à la tête desquels était Acuphis, le premier d'entre eux ; ils lui demandent de respecter, en l'honneur du Dieu, la liberté de leur ville. Arrivés dans la tente d'Alexandre, ils le trouvent couvert de ses armes et de poussière, le casque en tête et la lance à la main. À cet aspect, ils se prosternent épouvantés, et gardent un long silence. Alexandre les relève avec bienveillance, et les encourage. Alors Acuphis : « Au nom de Dionysos, daignez, prince, laisser à la ville de Nysa sa liberté et ses lois. Le grand Dionysos, prêt à retourner dans la Grèce, après la conquête de l'Inde, fonda cette ville monument éternel de sa course triomphale. Il la peupla des compagnons émérites de son expédition. Héros ! C'est ainsi que vous avez fondé une Alexandrie sur le Caucase, une autre en Égypte ; c'est ainsi que tant de villes portent ou porteront le nom d'un conquérant déjà plus grand que Dionysos. Ce Dieu appela notre ville Nysa, en mémoire de sa nourrice ; ce nom s'étend à toute la contrée : cette montagne, qui domine nos murs, porte celui de Méros, et rappelle l'origine de notre fondateur. Depuis ce temps les habitants de Nysa sont libres, et se gouvernent par leurs lois. Le Dieu nous a laissé un témoignage de sa faveur : ce n'est que dans notre contrée que croît le lierre, inconnu dans tout le reste de l'Inde. »

Le discours d'Acuphis fut agréable à Alexandre; il crut ou voulut faire croire ce qu'on rapportait de Dionysos, fier d'avoir marché sur ses traces au-delà desquelles il comptait s'élançer, espérant aussi que, par une noble émulation avec les travaux de Dionysos, les Macédoniens seraient prêts à tout entreprendre. Il conserva aux habitants de Nysa leurs franchises.

Il s'informe ensuite de leur état politique ; il applaudit à leur constitution ; elle est aristocratique, et il exige qu'on lui livre comme otages trois cents cavaliers et cent membres du conseil des trois cents. Acuphis était du nombre de ces derniers; il le nomme hyparque. Lequel souriant : « Eh comment une cité dépourvue de cent hommes de bien pourra-t-elle se gouverner ? Si son salut vous est cher, prenez trois cents et plus de nos cavaliers; et au lieu d'exiger cent de nos meilleurs citoyens, demandez-en deux cents des plus mauvais, c'est le seul moyen d'assurer à notre cité la conservation de son ancien éclat. » La prudente énergie de ce conseil ne déplut point à Alexandre, qui se contenta des trois cents cavaliers. Acuphis lui envoya son fils et son petit-fils.

Alexandre, curieux de visiter les monuments en la gloire de Dionysos dont le pays des Nyséens est peuplé, monte sur la montagne Meros, suivi de la cavalerie des *Hétairoi* et de l'*agéma* des phalanges : le lierre et le laurier y croissaient en abondance : on y trouve des bois sombres et peuplés de fauves. Les Macédoniens reconnurent avec transport le lierre qu'ils n'avaient pas vu depuis longtemps. En effet, il n'en croît pas dans l'Inde, même aux lieux où l'on trouve la vigne ; ils en forment des guirlandes et des couronnes, et entonnent les hymnes de Dionysos, qu'ils appellent par tous ses noms. Alexandre y sacrifie, et invite les *Hétairoi* à un festin. On rapporte qu'alors les premiers des Macédoniens couronnés de lierre dans cette orgie, et comme saisis des fureurs dionysiaques, coururent en bacchants ivres et frénétiques.

Ce fait, je ne puis ni le certifier ni le rejeter. Je ne partage cependant point l'opinion d'Érathostène, qui prétend que tous les honneurs rendus alors à la Divinité n'étaient qu'un hommage détourné qui s'adressait à l'orgueil d'Alexandre, auquel on applaudissait : il ajoute à l'appui mille fables des Grecs. Une autre qu'ils trouvent chez les Parepamisades, est celui de Prométhée ; c'est-là que l'infortuné a été attaché, qu'un aigle déchirait ses entrailles, et qu'Héraklès vint rompre ses fers et immoler l'aigle. Ils transportaient ainsi la montagne du Caucase du Nord à l'Orient, et donnèrent son nom à la montagne de Paropamise, pour imprimer un nouveau lustre aux exploits d'Alexandre. Ils y ont vu des vaches, marquées d'une massue, comme preuve du séjour d'Héraklès dans les Indes Eratosthène fait la même critique du voyage de Dionysos; je laisse aux lecteurs à prononcer.

Alexandre, arrivé aux bord de l'Indus, trouve le pont dressé par Héphaïstion, plusieurs petits bâtiments et deux triacontères, des présents de Taxile; deux cents talents d'argent, trois mille bœufs, dix mille moutons, trente éléphants. Taxile y joint sept cents hommes de cavalerie indienne auxiliaire, et lui fait remettre les clés de la capitale située entre l'Indus et l'Hydaspe.

Alexandre sacrifie aux Dieux, fait célébrer des jeux gymniques et équestres : les augures sont favorables.

II. [...]

Alexandre passa le fleuve au point du jour avec toute son armée.

Je ne traiterai point ici de l'Inde, de ses lois, de ses productions, des animaux extraordinaires qu'elle nourrit, des poissons monstrueux qu'on trouve dans ses fleuves. Quant à ces fourmis qui font de l'or, à ces griffons qui le gardent, ces contes appartiennent à la fable et non à l'histoire; et les auteurs en sont d'autant plus prodigues, qu'il semble difficile de les convaincre de fausseté. Alexandre et ceux qui l'ont suivi ont remarqué dans leurs propres historiens une foule de mensonges. Ils se sont assurés, dans les Indes dont ils ont parcouru la plus grande étendue, que ces peuples simples n'avaient ni trésors ni luxe.

[...]

Aristobule et Ptolémée, qui sont ici mes guides, ne m'instruisent point de la manière dont fut formé le pont jeté sur l'Indus. Fut-il construit avec des bateaux, comme ceux que Xerxès jeta sur l'Hellespont, et Darius sur le Bosphore et l'Ister, ou était-ce un pont à demeure et continu ? J'incline pour le premier parti [...]

Alexandre, après avoir passé l'Indus, sacrifie selon le rite grec, et arrive à Taxile, ville riche et populeuse, la plus grande de celles situées entre l'Indus et l'Hydaspe. Taxile, hyparque, et les Indiens reçurent, avec les plus grands témoignages d'amitié, ce prince qui ajouta à leurs possessions celles des contrées voisines qu'ils lui demandèrent.

Il reçoit des envoyés d'Abissare, roi des Indes vers les montagnes, qui lui députe son frère à la tête des principaux du pays ; d'autres lui apportent des présents de Doxaris.

Alexandre offre les sacrifices accoutumés; fait célébrer des jeux gymniques et équestres ; établit Philippe satrape de la contrée; et laisse en garnison à Taxile les soldats que leurs blessures ont mis hors de combat.

III. On annonce que de l'autre côté de l'Hydaspe, Poros attend Alexandre avec toute son armée, pour lui barrer le passage ou le combattre ensuite.